



© Mark Maborough

Laure Dautzenberg : *Cellule est votre premier solo créé en 2017. Vous souvenez-vous de ce qui a présidé à sa création et comment le voyez-vous aujourd'hui, à l'aune de votre parcours ?*

Nach : J'avais été interprète chez Heddy Maalem, dans *Éloge du puissant royaume* puis dans *Nigra sum, Pulchra es*, solo qu'il m'avait écrit d'après *Le Cantique des cantiques*. J'avais un désir d'émancipation, envie de m'emparer moi-même de l'acte créatif. Je voulais voir quel allait être mon récit. *Cellule* est donc né de mon désir de parler de mon parcours, du krump d'où je venais, de son univers graphique et sonore.

Le solo s'ouvre ainsi avec des photos argentiques que j'avais prises de ma communauté. Mais j'avais aussi la volonté de déjouer les attentes : si je viens bien des danses urbaines, ce n'est pas mon seul axe. *Cellule* raconte donc le parcours d'une femme qui essaye d'utiliser sa cellule organique pour sortir de sa cellule carcérale... Je réalise aujourd'hui que j'ai trouvé là certaines constantes de mon travail : les lumières au néon, l'autonomie de la lumière au plateau qui est un clin d'oeil au krump où, quand nous n'avions plus d'éclairage, nous utilisions le téléphone portable... Il y a également une vidéo de moi

THÉÂTRE

DE LA BASTILLE

CELLULE

NACH

ENTRETIEN

nue, ce qui a constitué à l'époque pour moi un grand pas en avant. Aujourd'hui j'ai un regard attendri sur ces images tournées en 2015 et je vois peut-être davantage le côté militant de cette pièce qui ne m'apparaissait pas à l'origine. Je suis reconnaissante envers cette femme d'avoir mené ce combat ! Car à cette époque, je ne me sentais pas légitime sur un plateau de danse contemporaine et il m'arrivait à l'inverse d'avoir le sentiment de trahir ma communauté krump. Je me battais avec différentes identités.

L. D. : *Comment avez-vous découvert le krump et qu'est-ce qui vous a immédiatement parlé dans ce mouvement ?*

N. : J'ai d'abord vu un clip des Chemical Brothers, *Galvanise*, puis en 2005 le film *Rize*, de David LaChapelle. J'ai tout de suite reconnu là quelque chose. Dans ma famille on dansait beaucoup. Petite j'étais persuadée que tout le monde dansait tout le temps ! Mes parents étaient assez jeunes et la danse était un rituel, mais aussi un antidépresseur car ce n'était pas facile tous les jours. Cela rendait les choses très joyeuses. *Rize* rejouait cela même si c'était une autre époque. Je voyais des guerriers magnifiques, une danse

hyper puissante, cela m'évoquait des rituels haïtiens... Plus que la dimension sociale j'y percevais une manière de (se) soigner : sortir des énergies, incarner des personnages, avoir le désir de danser malgré l'adversité, pas par colère, car c'est un sentiment qui ne rend pas créatif, mais par réaction, envie. Je me suis dit que, moi aussi, j'avais envie d'être une guerrière, de m'émanciper grâce à cette pratique quasiment martiale. Mais je pensais que ce n'était pas pour moi. Quelques années après, je faisais mes études à Lyon et j'étais serveuse dans un café, en face de l'Opéra. Devant, des krumpers venaient régulièrement danser. Un jour, j'ai vu une femme parmi eux alors que je pensais qu'il n'y en avait pas. Elle avait de longues dreadlocks, était d'une puissance folle. Les garçons l'acclamaient, la soutenaient, c'était monumental. Là, je me suis dit OK, je vais le faire. J'avais 22 ans, mes études et ma vie, et je me suis mise à pratiquer régulièrement, mais sans volonté de me professionnaliser. J'ai fini ma licence et suis revenue à Paris pour la danse. Dans ces années-là, la France était la deuxième nation du krump après les États-Unis : elle avait très vite fait venir des créateurs et sans doute était-ce aussi lié à son histoire coloniale...

L. D. : Comment le chemin s'est-il fait vers les plateaux de danse contemporaine ?

N. : Je le dois beaucoup à Heddy Maalem qui m'a encouragée à me lancer et m'a dissuadée de faire une école de chorégraphie. Au lieu de faire une formation, j'en ai fait de multiples. Et j'ai découvert mon goût pour les corps dramatiques, parfois difficiles à regarder au premier abord, qui me mettaient mal à l'aise mais me fascinaient. Il y a eu le photographe Antoine d'Agata et ses images floues autour de la drogue, du sexe, de la dureté ; Francesca Woodman et ses autoportraits dans lesquels elle joue avec sa propre disparition, hésitant entre le rêve et le cauchemar, puis les danseurs de butô, leurs corps, leurs postures... J'ai trouvé dans le butô des parentés avec le krump, celui d'une danse revendicative, avec un très fort désir de danser, malgré et avec des corps « arrachés ».

L. D. : Dans *Cellule*, il y a un texte où vous dites « Je suis une guerrière ». Ce mot de guerrière revient souvent chez vous. Quel sens lui donnez-vous ?

N. : Il y a ce moment puissant et fragile lorsque tu

entres dans le cercle krump où tu dois convoquer un esprit guerrier. Car tu vas affronter un autre danseur, tu dois t'affronter toi-même. Trouver la sérénité et l'écoute qui permettent de t'élever. Prendre des risques. Ne pas être là où on t'attend, chercher, se dépasser. C'est à soi qu'il faut faire face et quand on arrive à prendre la main de cette « autre femme », un peu monstrueuse, c'est très beau. Cela revient à accepter de faire corps avec la bête en soi, avec celle qu'on essaye de faire taire en lui demandant de rester calme. Avec *Cellule*, je prends le risque de me rencontrer à l'endroit de la cellule organique, celle qui me permet d'éclater la cellule carcérale, celle où l'on s'enferme soi-même. Aujourd'hui, je relie la notion de guerrière à l'érotisme au sens où l'emploie Audre Lorde dans *Sister Outsider*. Elle y défend le fait de vivre sa vie avec érotisme, c'est-à-dire avec engagement, en cherchant la qualité des liens, en concevant Eros comme étant celui qui met du chaos mais apporte aussi de la créativité. J'ai réalisé que je cherchais un lieu acceptable, et un soi acceptable. La réappropriation de soi est un travail qui n'est jamais fini.

“Pratiquer le krump est une façon de dire que le féminin peut aussi comporter un engagement puissant du corps, de la force, un travail du muscle, une connexion à la terre...”

L. D. : *Cellule* est une forme d'autoportrait où se pose la question du féminin et du masculin...

N. : Pour moi, les deux composantes, masculine et féminine, vivent ensemble dans mon corps et sont indissociables – on m'a beaucoup renvoyée à ma musculature (que je ne cultive pas tellement !) ou à mon crâne qui était rasé à mon retour du Japon – maintenant j'ai de nouveau ma coiffure afro. Les gens veulent souvent amener ma parole à certains endroits mais je n'ai pas de plainte à formuler. Je n'ai pas eu d'expérience traumatique comme femme, ni été discriminée pour mon afro-descendance – même si après avoir vu *Carte noire nommée désir* de Rebecca Chaillon, je peux m'interroger. Mais là où *Cellule* était féministe de manière inconsciente c'est que pratiquer le krump est une façon de dire que le féminin peut aussi comporter un engagement puissant du corps, de la force, un travail du muscle, une connexion à la terre... Durant la préhistoire, les femmes aussi sont allées à la chasse ! Le désir d'être engagée dans son corps, la respiration, l'épuisement des muscles m'ont révélé une forme de féminité. Les femmes ne sont pas simplement de belles lignes et des courbes douces.